

La souffrance entre littérature et philosophie

SÉBASTIEN ROLDAN, *La pyramide des souffrances dans La joie de vivre de Zola*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 192 pages

Louis Perron

Volume 7, numéro 1, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67923ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Perron, L. (2012). Compte rendu de [La souffrance entre littérature et philosophie / SÉBASTIEN ROLDAN, *La pyramide des souffrances dans La joie de vivre de Zola*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 192 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 7(1), 26–26.

LA SOUFFRANCE ENTRE LITTÉRATURE ET PHILOSOPHIE

Louis Perron

SÉBASTIEN ROLDAN
LA PYRAMIDE DES SOUFFRANCES DANS LA JOIE DE VIVRE DE ZOLA

Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 192 pages

L'auteur est doctorant en études littéraires à l'UQAM et à Paris Ouest-Nanterre. Cet ouvrage, un mémoire de maîtrise défendu à l'UQAM en 2009, a remporté le prix 2011 «chercheurs auteurs de la relève». Si le titre évoque clairement le volet littéraire de l'ouvrage, le sous-titre en révèle le complément philosophique: «Une structure schopenhaurienne». Le propos de cette étude de facture universitaire est en effet de croiser littérature et philosophie. Dans le cas, il s'agit de réunir deux auteurs du XIX^e siècle, le romancier Émile Zola (1840-1902), figure majeure de la littérature française, et le philosophe Arthur Schopenhauer (1788-1860), figure atypique mais annonciatrice du XX^e siècle et qui connut une vague importante en France à partir de la fin des années 1870, en particulier chez les littéraires parisiens.

L'ouvrage veut analyser la manière dont un thème philosophique – en l'occurrence le pessimisme schopenhaurien – est abordé par un écrivain. Le corpus littéraire abordé est un roman méconnu de Zola, *La joie de vivre* (1884), le douzième des Rougon-Macquart (1871-1893). Exprimé en termes techniques, cela revient à chercher la manière dont l'élément philosophique ou «philosophème» schopenhaurien est «fictionnalisé», c'est-à-dire comment il est inséré de l'extérieur dans un contexte de fiction (p. 2-3). L'objectif et l'ambition sont d'offrir une lecture novatrice de l'œuvre et d'en interroger la valeur philosophique en proposant une réponse inédite au problème qu'elle pose (p. 28).

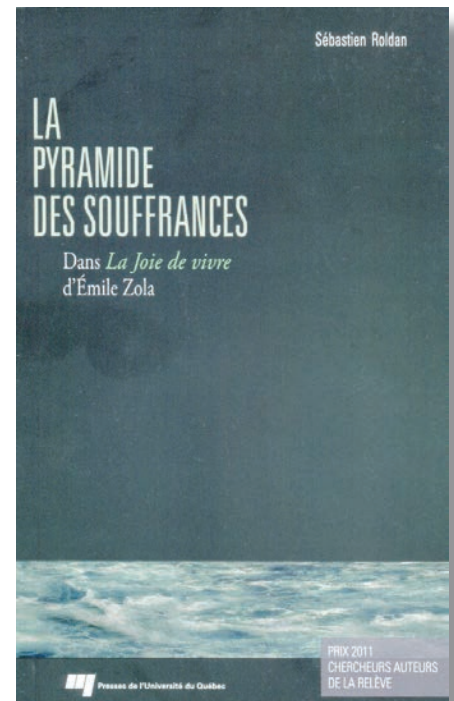
Pour répondre à la question posée, Roldan se concentre sur les thèmes de la douleur, du malheur et du mal de vivre. Roman à portée métaphysique, centré sur la notion de pessimisme, *La joie de vivre* soulève en effet la question de la valeur de l'existence humaine: la vie vaut-elle la peine d'être vécue? Il recourt donc à une méthode thématique à laquelle il joint une analyse structurale (p. 25) au sens où il s'intéresse au système formé par les personnages, à la manière dont ils incarnent la douleur et le malheur (p. 20, 24). Voici délimitée

l'étendue de l'étude: «le thème de la douleur en tant que modalité déterminante du personnage» (p. 28); il s'agit d'«explorer la distribution de la douleur au sein du personnel romanesque» (p. 29).

L'ouvrage veut analyser la manière dont un thème philosophique – en l'occurrence le pessimisme schopenhaurien – est abordé par un écrivain. Le corpus littéraire abordé est un roman méconnu de Zola, *La joie de vivre* (1884), le douzième des Rougon-Macquart (1871-1893). Exprimé en termes techniques, cela revient à chercher la manière dont l'élément philosophique ou «philosophème» schopenhaurien est «fictionnalisé», c'est-à-dire comment il est inséré de l'extérieur dans un contexte de fiction

Roldan défend la thèse suivante: alors que Zola entendait initialement donner à la question du sens de la vie une réponse optimiste – très précisément réfuter le pessimisme de Schopenhauer –, *La joie de vivre* reproduirait plutôt la philosophie schopenhaurienne, faisant sien le pessimisme résigné qui caractérise celle-ci. Le sujet du roman devient à proprement parler la philosophie même de Schopenhauer qui se substitue au thème initial de la douleur. Pour étayer sa thèse, Roldan montre que les personnages se distribuent selon une échelle schopenhaurienne des degrés de souffrance, selon une hiérarchie pyramidale de la souffrance qui correspond à la distribution de la douleur au sein des protagonistes du roman, selon une échelle qui va du degré 0 au degré 4. Cette hiérarchie commande l'organisation de l'étude.

S'appuyant sur le renouveau de la critique zolienne, qui montre le décalage entre les intentions de Zola et l'œuvre écrite, et recourant autant aux notes préparatoires qu'au roman final, Zoltan offre une étude bien menée, à l'argumentation convaincante et rédigée dans une langue claire et maîtrisée. Elle permet de voir à l'œuvre, de manière concrète, l'assomption littéraire d'un problème philosophique et surtout d'une position philosophique déterminée. Cette illustration enrichit l'interprétation



de *La joie de vivre* et par voie de conséquence, de l'ensemble de l'œuvre zolienne. C'est sans doute ce volet proprement littéraire qui convaincra le plus le lecteur de Zoltan. L'aspect philosophique pourra laisser davantage songeur, pour deux raisons. D'abord, Zoltan se concentre sur les «modalités du dialogue» qu'entretiennent philosophie et littérature, c'est-à-dire sur «la façon dont l'élément philosophique apparaît dans la littérature romanesque lorsqu'il y a été placé à dessein» (p. 2).

Le fondement théorique d'un tel examen demanderait à être davantage précisé et justifié. Une réflexion approfondie sur les liens qui se tissent entre littérature et philosophie appellerait certes un ouvrage plus considérable portant à la fois sur l'essentielle proximité de la littérature et de la philosophie comme sur leur irréductible et nécessaire différence. Quelles sont au fond les relations entre narrativité et conceptualité? Il reste que le tout premier paragraphe du livre affirme d'emblée une thèse «forte» qui réclame précision et justification. En second lieu, l'auteur affirme avoir trouvé chez Zola une réponse à la question de savoir si la vie vaut la peine d'être vécue en ce que l'œuvre zolienne nous obligerait à nous poser précisément cette question. Cette réponse m'a semblé peu convaincante et, encore là, peu étayée.

Ces remarques critiques n'enlèvent rien à la valeur intrinsèque de la lecture de Zola proposée par Zoltan. On admettra d'emblée la difficulté d'aborder les relations entre la philosophie et la littérature. On pourra également se rassurer: l'auteur démontre à l'évidence une intelligence dont la maturation l'aidera sans aucun doute à répondre toujours mieux – s'il est possible! – à la question du sens de la vie. ❖